

MARDI

4 JUIN 1833.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue St-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 105. Et à l'Office-Correspondance de MM. BRESSON ET BOURGOIN, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.
Et chez tous les libraires et directeurs des postes des départemens.



TROISIEME ANNÉE.

194.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est :

| POUR LYON. | | POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER. | |
|-------------|-------|--------------------------------------|-------|
| Trois mois. | 7 fr. | Trois mois. | 9 fr. |
| Six mois. | 15 | Six mois. | 17 |
| Un an. | 25 | Un an. | 35 |

Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau de la Glaneuse, franc de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.



ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

4 Juin 1831, condamnation de la *Tribune*, 5 mois, 5,000 francs.
4 juin 1831, saisie du *Brid'oison*, scellés apposés sur l'imprimerie de l'*Ami de l'ordre de Nantes*, troubles à Gaze (Hautes Alpes), 15
Juin 1831, troubles à *Montauban*, pour la procession de la fête Dieu;
5 Juin 1832, violente insurrection à *Paris*, à l'occasion du convoi du général *Lamarque*, saisie du *Corsaire*, troubles à *Metz*.

La Classe ouvrière.

Nuls événements peut-être n'ont été jugés de manières plus diverses par les hommes qui en furent les témoins et surtout les acteurs, que la sanglante collision de novembre dont notre cité porte encore le deuil. Aux yeux de ceux dont l'insurrection avait plus particulièrement menacé les intérêts, ce ne fut qu'un désir de pillage, une jalousie du prolétaire contre le riche, un instinct d'égalisation qui aurait travaillé la classe pauvre et l'aurait soulevée contre la classe aisée. A leur tour, les ouvriers, aux plus impérieux besoins desquels le salaire ne pouvait plus suffire, dont les efforts restaient impuissans contre la modicité du gain, accusèrent leurs adversaires d'égoïsme et de dureté, et opposèrent des fortunes rapides et brillantes à des misères affreuses et d'autant plus poignantes que rien n'en présageait la fin. Les hommes qui, sans être personnellement engagés dans une cause de cette gravité, l'étudièrent pourtant avec soin, mus par la crainte de voir notre industrie s'exiler d'une ville dont elle a fait si long-temps la gloire et se porter à l'étranger, et aussi par le désir de voir un terme à une lutte qui pouvait renaître, puisque les causes, quelles qu'elles fussent, n'en étaient pas détruites; ceux-là dénoncèrent l'énormité des impôts, la mauvaise répartition du travail et des bénéfices, l'inhabileté et l'incurie d'un pouvoir qui n'avait rien fait pour prévenir des maux qu'une sourde agitation faisait assez pressentir.

Le gouvernement qui déjà montrait des dispositions à

devenir un gouvernement de sabre, ne daigna pas s'occuper du mal, et n'eut que l'orgueil de reconquérir Lyon, qui, certes, ne songeait plus à lui disputer l'entrée de ses portes. Plus tard, il sentit la nécessité de se populariser un peu, et n'imagina rien de mieux que de nommer une commission qui eut à chercher les causes du malaise et à en indiquer le remède. Dix-huit mois se sont écoulés depuis que tombèrent tant de victimes pour les enfans desquelles on est encore réduit à ouvrir des souscriptions, et le gouvernement se repose sur une commission dont le travail n'est peut-être pas même ébauché. Et pourtant cette armée qui nous environne, ces forts semés autour de nous et qui nous menacent autant qu'ils menaceraient l'ennemi, rien de tout cela n'a guéri le mal qui grandit silencieux et qui peut-être fera une nouvelle explosion. Car c'est en vain qu'on s'aveugle, il faudra bien reconnaître enfin que notre société est mal constituée, qu'elle est en proie à un malaise dont elle veut sortir, dont il faut qu'elle sorte, au risque des plus violens ébranlemens, car on aime mieux se hasarder dans une secousse qui peut vous guérir que de se voir mourir à petit feu, miné par un mal intérieur qui vous ronge.

Nous engageons les hommes qui doutent encore de la misère qui accable les classes laborieuses, et qui ne croient pas que cette misère ait été la première cause des événements de novembre, à porter leurs regards sur ce qui se passe autour de nous, à St-Etienne, dont l'industrie a pris depuis quelques années un si grand développement; St-Etienne, cette ville de charbon, de fer et de soie, dont les manufactures nouvelles rivalisent avec celles de l'Angleterre, et dont les ouvriers viennent de déclarer qu'ils ne pouvaient plus vivre. Car si les chemins de fer ont ouvert des débouchés nouveaux à la houille, si le génie stéphanois a porté si loin la perfection de nos fers et de nos aciers, la passementerie, qui fut la première richesse du pays, semble avoir perdu ce qu'ont gagné les autres industries et s'être appauvrie en même temps que grandissaient ses deux

rivales (1). Accablés aujourd'hui sous le poids d'un travail qui ne peut plus fournir à leur subsistance, les chefs d'atelier passementiers viennent d'adresser aux fabricans une lettre dans laquelle ils exposent leur position ; c'est une sorte de supplique humble et soumise, par laquelle ils les appellent à s'entendre pour faire cesser un état de choses qui peut avoir de funestes suites. C'est une pétition d'esclaves à leurs maîtres ; c'est la requête des travailleurs à ceux que leurs labeur, contribuent à enrichir. Nous ignorons quelle sera la réponse des fabricans à cette population qui demande à pouvoir gagner assez de pain pour manger ; les renseignemens que nous recevons nous font craindre qu'ils ne consentent pas à établir un tarif pour régler le prix de main-d'œuvre des hommes qu'ils emploient ; nous ne pouvons croire à un refus qui peut avoir les plus graves conséquences, et nous les engageons à y réfléchir mûrement. Les chefs d'atelier en ont appelé à leur humanité ; nous invoquerons, nous, leur justice.

Et si vous demandez quel rôle va jouer le gouvernement dans ce débat, la réponse est facile ; il enverra douze mille hommes cerner St-Etienne, comprimer toute tentative de mouvement, et maintenir l'ORDRE. Et il se vantera d'avoir triomphé ; il prônera l'efficacité de ses mesures. Il aura dépensé quelques centaines de mille francs dont St-Etienne aussi aura payé sa part, et qui grèveront le budget qui déjà pèse de tant de poids sur les populations. Qu'importe ? il aura obtenu une tranquillité factice, il aura assuré le présent, et il s'en félicitera ; car le présent est tout pour lui ; le présent occupe seul ceux qui ne voient que le néant devant eux. Mais l'avenir de ces populations laborieuses qui manquent de pain et qui veulent vivre ! L'avenir de ces enfans, à qui des pères exténués de fatigues, ne transmettent qu'un sang appauvri par les privations ! L'avenir de ces hommes nourris du pain de la misère et abreuvés de déceptions ! Vous n'y avez pas pensé, n'est-ce pas ? Des changemens dans l'ordre social vous donneraient trop de tracasseries, trop d'ennuis ; vous voulez vivre tranquilles et mourir de même, sans inquiétude ni souci. Vous fermez les yeux et vous pensez que tout est calme autour de vous, parce que vous n'y voulez rien voir ; comme l'oiseau qui se croit à l'abri des coups du chasseur quand il a caché sa tête sous une feuille.

Et vous nous accusez, nous autres républicains, vous nous faites poursuivre par vos parquets et injurier par vos journaux quand nous disons que vous n'avez pas d'avenir dans le pays ; et pourtant c'est vous qui le prouvez. Si vous croyiez à la stabilité de votre pouvoir, à votre avenir enfin, vous vous donneriez quelque peine pour attacher à vous le peuple qui travaille, en allégeant sa misère, en améliorant sa position. Depuis bientôt trois ans vous n'avez rien fait pour lui, son sort est le même, il faut qu'il change pourtant, il le faut absolument, et si vous ne voulez pas l'essayer, il faudra bien que d'autres le tentent.

K.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 de ce mois, sont priés de le renouveler pour ne point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.

(1) Les ouvriers qui travaillent en ce moment pour remplir des commandes faites par les Américains, sont les seuls qui gagnent assez pour vivre ; malheureusement cette ressource ne saurait être de longue durée.

C'est de l'histoire.

Air: Tout le long, le long, le long de la rivière.

Un jour le peuple s'éveillant,
Se dit : Eh mais je suis puissant,
On m'opprime, courons aux armes
Être libre a bien plus de charmes,
J'ai trop patienté ma foi
Sautent les ministres, le roi !
Il se mutine, et si bien se comporte
Qu'il met ces messieurs du pouvoir à la porte ;
Si j'comprends ça je veux que l' diable m'emporte.

C'était dans les jours de juillet,
Grand Dieu ! quell' chaleur il faisait !
Les prolétaires en manche's de ch'mises,
Démolissaient palais, églises ;
Criaient bien bien fort que les abus,
Cette fois étaient disparus ;
Mais Lafayette avec un' belle escorte,
A l'Hôtel-de-ville un aut' roi nous apporte
Si j'comprends ça, que l' diable m'emporte.

Jusque-là c'était demi-mal,
On croyait ce princ' libéral ;
En l'offrant, on dit : C'est unique,
Ça vaut mieux qu'une république.
Pour fair' croir' que c'était certain
L'autre à tout l' mond' tendait la main ;
Mais, fatigué d'en agir de la sorte,
Pour sortir maint'nant n' faut-il pas qu'on l'escorte ;
Si j'comprends ça que l' diable m'emporte.

V'la donc mes fossés achevés,
Ça pourra m' sauver des pavés ;
De beaux messieurs parfumés d'ambre
Font de longs discours à la chambre,
L' pauvre peuple en était l'objet ;
Pourtant on vote un gros budget ;
On met sur pied une armée assez forte,
On dit : Faut qu'elle entre, qu'ell' se batte et qu'ell' sorte ;
Si j'comprends ça que l' diable m'emporte.

Pendant ces entrefaites-là,
Le Français fâché de cela,
Au mot de liberté s'éveille,
Mais a-t-on vu chose pareille,
Tous ces gens par le peuple élus,
Ne s' mettent-ils pas à tirer d'ssus.
Si le pouvoir se conduit de la sorte,
Pauvre liberté, c' n'est pas toi qui l'y porte ;
Si j'comprends ça que l' diable m'emporte.

Un' princess' grand' feseus' d'enfans,
S' place à la tête des chouans ;
Elle vous met tout au pillage,
Et plus elle fait de ravage,
Plus on la traite poliment.
Au lieu d' la mettre en jugement.
Dans un château v'la qu'on vous la transporte
Pour donner le jour au bâtard qu'elle porte ;
Si j'comprends ça que l' diable m'emporte.

On veut maint'nir les pensions
A tous ces chefs de factions ;
Des députés en conscience,
Vo'nt contr' ce genr' de récompense,
Et pour prix de ce dévouement,
On les déplaç' tout simplement ;
Si monsieur Chos' se conduit de la sorte,
Ce n'est pourtant pas pour s' fair' mettre à la porte ;
Si j'comprends ça que l' diable m'emporte.

Craignant que l' corps législatif
Ne voulût se montrer rétif ;
On s'entend avec la police,

Elle fait si bien son service,
 Qu' sur l' ch'min où *Chos'* passait,
 On décoche un coup d' pistolet;
 Un' jeune fill' de frayeur tombe morte,
 Dans la chambr' du roi promptement on l'emporte;
 Si j' comprends ça que l' diable m'emporte.

Les ministres volent sans façon,
 Béranger n' fait plus la chanson,
 Barthél'my n' fait plus de satire,
 Le peuple subit son martyre,
 Le riche se laisse allécher
 Par des honneurs à dénicher;
 Les croix surtout pleuvent de telle sorte
 Que l'on en vendait l'autre jour à ma porte;
 Si j' comprends ça que l' diable m'emporte.

L'espace nous manque pour rendre compte d'un jugement du tribunal de simple police, qui condamne sept citoyens à 1 franc d'amende et aux dépens pour les punir de la part qu'ils ont prise à un charivari. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette condamnation, c'est qu'aucune des personnes qu'elle vient d'atteindre n'avait figuré à ce charivari et qu'il ne leur a pas été permis de prouver l'alibi. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cette affaire, curieuse sous plus d'un rapport.

— M. Ducrest-de-Villeneuve vient d'être remplacé dans le commandement de l'escadre française qui navigue devant les Dunes. Cette haute fonction a été confiée au *baron de Makau*, ancien favori, gentilhomme de la chambre de Charles X, bien connu à Cherbourg pour avoir servi de *laquais* à la duchesse d'Angoulême, en montant derrière sa voiture, pendant le séjour qu'elle fit dans cette dernière ville. — La frégate la *Bellone* a été mise sous le commandement de M. de *Graëb*; chef du parti légitimiste. M. *Gay-de-Taradel* qui, en 1830, refusa de hisser le pavillon tricolore et de prêter serment, a été nommé commandant d'une autre frégate de premier rang. On fait tout aussi bien, à ce qu'il paraît, au ministère de la marine que dans les autres; les Français auraient le plus grand tort de s'inquiéter des actes des gouvernans; il n'y a qu'à les laisser faire.

Un député ministériel a osé dire à la tribune que la prison de St-Michel, vers laquelle sont dirigés les condamnés de juin, était extrêmement salubre; nous répondrons à cette amère et stupide dérision, par ce fragment de la lettre suivante :

« Le mont St-Michel est un nom qui retentit assez haut; ce fut toujours sa destinée, à ce piton de rochers séparé de la terre par une marne mouvante ou par les flots, d'offrir à toute puissance mauvaise une arche mystérieuse. Roche druidite, *lapanar* monacal, prison d'état, maison de force, il ne lui manquait plus que de cumuler la Bastille et Bicêtre : Louis-Philippe a couronné cette histoire néfaste.

« Eh bien! moi, qui, né sur ces côtes, ai vingt fois visité les donjons de cette vieille abbaye, je le déclare au pays : l'ordonnance qui déporte les condamnés politiques au mont St-Michel, est un arrêt de mort que masque seule la lenteur du supplice. »

FULGENCE GIRARD.

— On lit dans la *Tribune* :
 Il y a eu aujourd'hui un nouveau transfèrement de

prisonniers. Marchand, Prosper, Thielman, Hassenfratz, ont été extraits de Ste-Pélagie ce matin à cinq heures, par seize gardes municipaux et quatre gendarmes, assistés d'un commissaire de police : ils sont partis *non enchaînés*. Mais Toutpriad, Bainsse, Lepage et leurs amis, étaient partis sans être enchaînés, et les gendarmes ont pris *leurs précautions* hors Paris. Nous pensons qu'il en aura été de même pour les quatre détenus partis aujourd'hui.

— La cour d'assises de la Seine vient de condamner aux travaux forcés à perpétuité, Didier, combattant de juin. Au moment où sa condamnation a été prononcée, Didier a fait entendre ces cris : à *bas Louis-Philippe, vive la république!*

RIOM. — Les électeurs patriotes de l'Auvergne se disposent à voter aux prochaines élections de Riom pour M. Edouard Albert, adjoint démissionnaire, commandant de la garde nationale, ou pour M. Francisque Jusserand, membre du conseil-général. Ces deux candidats appartiennent à la révolution de juillet par leurs principes et par leurs actes. Nous ne connaissons pas les antécédens politiques de M. Jusserand, quand à ceux de M. Edouard Albert, personne mieux que nous ne pourrait les énumérer. Les patriotes lyonnais n'oublieront jamais les sympathies dont il entoura leurs frères traduits devant les assises de Riom; et la France entière se rappelle encore l'énergique protestation qui accompagna la démission de ce courageux citoyen. Quand à nous, rédacteur de la *Glaneuse*, nous qui figurions au nombre des accusés de novembre, nous qui avons pu lire dans le cœur de M. Edouard Albert, et apprécier la noblesse de son caractère, nous formons des vœux pour que son nom sorte de l'urne électorale.

En dépit des intrigans et des machinations les plus odieuses, M. Chapuys-Montlaville vient d'être proclamé député au collège de Loyans.

Nombre de voix, 275; M. Lerouge, candidat ministériel, 104; M. Chapuys-Montlaville, 162; voix perdues 9.

SOUSCRIPTION

POUR SUBVENIR AU PAIEMENT DE L'AMENDE

DE QUATRE MILLE FRANCS

A laquelle la *Glaneuse* a été condamnée par le jury de Lyon,
 le 17 mai.

Aix, 28 mai, 1833.

Monsieur,

Nous avons appris avec peine, mais sans surprise, votre nouvelle condamnation.

Le gouvernement de juillet a voulu prouver à la France entière que royauté et liberté n'habitaient pas le même palais; les vices, les abus et la corruption sont le partage de l'une; vertus, dévouement, patriotisme et égalité, tels sont les attributs de l'autre.

A Lyon, le nombre des désabusés est grand, trop grand même, puisqu'il trouble le sommeil de notre cher gouvernement, qui, dans sa stupide colère, croit éteindre un parti en frappant son organe.

Dans votre ville, comme partout ailleurs, les mesquines et odieuses persécutions ne produisent d'autre résultat que celui d'augmenter le nombre des républicains.

Viennent donc les fers et la prison et bientôt la victoire sera complète et générale.

Et vous, rédacteur d'un journal populaire, vous dont les paroles accusatrices font pousser des cris de rage et de fureur à des hommes étrangers au remords, continuez, malgré les iniques persécutions, votre noble mission; propagez dans la classe intéressante des ouvriers cette joie vive et sincère, ce patriotisme pur, ardent et héroïque qui font naître les régénérateurs de leur pays, apprenez surtout à vos lecteurs que la patrie est une mère aussi bonne et généreuse pour ses amis, que redoutable aux tyrans de ses enfants.

Les patriotes du midi regrettent de ne pouvoir exprimer leur sympathie pour la cause que vous défendez que par une faible offrande, bientôt une occasion solennelle se présentera et chacun sera à son poste.

Sachons donc attendre le jour qui réalisera la pensée du grand homme assassiné monarchiquement sur un rocher.

« L'Europe entière sera en république. »

Je suis, etc.

Salomon BÉDARÈDE.

P. S. Je vous adresserai sous peu le montant de la souscription que j'ai ouverte à Aix.

Perpignan, le 29 mai 1853.

Monsieur le Rédacteur,

Les membres du comité de l'association en faveur de la liberté de la presse patriote du département des Pyrénées Orientales ayant appris le résultat du jugement qui vous condamne à quinze mois de prison, se sont immédiatement réunis et ont voté une somme de cinquante francs, pour couvrir une part de l'amende de 4, 000 f. qui vous a été imposée. Cette petite offrande est en dehors de celle que nos délégués de Paris auront l'honneur de vous faire tenir au nom de l'association générale.

Nous nous abstenons de toutes réflexions sur le jugement qui vous a frappé, nous sommes trop vrais républicains, pour descendre à qualifier des hommes qui ne peuvent nous inspirer qu'un sentiment de pitié qui leur sera continué au jour du triomphe.

Nous vous prions de recevoir, Monsieur et cher concitoyen, l'assurance de toute notre estime et de notre amitié.

Pour le comité,

Le secrétaire,

G. CORBIÈRE Fils.

SOUSCRIPTION OUVERTE A LA TOUR-DU-PIN.

(3^e Liste.)

Commandeur, électeur, membre du conseil municipal de Corbelin, 1 fr. 50 c. Chevallier, notaire, électeur, 5 fr. Un patriote de Morenet, 1 fr. Guerry, capitaine de la garde nationale de St-Jean-de-Soudin, rapporteur du bataillon de Cessieu, 50 c. Poncet Pin, limonadier, caporal de la garde nationale, âgé de 62 ans, qui veut faire son service en l'honneur du drapeau tricolore, 50 c. Guillet de Vatillieu, 2 fr. Chevallier, négociant, électeur, membre du conseil municipal, 5 fr. Châtelain, limonadier, 1 fr. Bouffier, de Montferra, 1 fr. Bollud, négociant à la Câtie, 50 c.

Total. 16 fr.

5^e LISTE OUVERTE AU BUREAU DE LA GLANEUSE.

M. Benjamin Carmé, républicain, capitaine suspendu de la garde nationale d'Alby pour avoir souscrit pour la Tribune, 10 fr. Robin, républicain, 1 fr. Mme Galice, 50 c. Bonnafoux, 2 fr. Hypolite Cornet, 2 fr. Joseph Frandon, républicain 1 f. Frandon père, républicain, 1 fr. 50 c. Bouveron, tailleur à Montluel (Ain), 1 fr. Muzard, 2 fr. Quelques patriotes de St-Just, 6 fr. 5 c. Péllet, 2 fr. Decramp, républicain, 5 fr. Un patriote, 2 fr.

Total. 54 fr. 5 c.



GLANE.

On vient d'embarquer, au nombre des provisions destinées à la duchesse de Berry, pour son voyage d'Italie; devinez,.... cinq cent soixante francs de confitures.

— Les ministres font un si pompeux éloge du mont Saint-Michel, qu'il faut espérer que bientôt ils vont y transporter leurs hôtels.

— Chose, offre de poser gratis dans les ateliers de peinture. Personne n'en veut, on prétend que c'est un trop vilain modèle.

— Que les condamnés de juin se rassurent; Saint-Michel n'a-t-il pas vaincu le diable.

— M. Dupin a annoncé qu'il se tuerait le jour où il lui arriverait d'avoir la même opinion pendant deux minutes.

— M. Thiers a dit qu'il était un homme d'hier. M. Dupin est plus avancé que lui, car il est, et sera en tout temps, un homme du jour.

— Chose ne lit plus les nouvelles de Londres, depuis qu'on lui a dit qu'elles étaient sans intérêt.

— Voila le Journal des Débats qui fait de l'opposition. Il prétend que le Voleur continue à obtenir un grand succès. Nous voudrions seulement savoir quel est le ministre que le journal a voulu désigner.

— Nous connaissons un patriote qui a appris à son perroquet ce refrain de Béranger :

J'ai pris goût à la république

Depuis que j'ai vu tant de rois.

M. Michel-Charles Chegaray vient, dit-on, de lancer un mandat d'arrêt contre ce perroquet républicain. Le pauvre animal! C'est du perroquet que nous parlons.

— On ne dit plus tomber de *Carybde* en *Scylla*, mais sauter de branche en branche.

BULLETIN DES ANNONCES.

PAPIER WEYNEN.

Le voyageur de la papeterie Weynen vient d'arriver dans cette ville, avec un bel assortiment de papiers à lettre de divers formats et nuances, cire à cacheter et plumes anglaises métalliques.

Il a ouvert sa vente Hôtel du Nord, rue Lafont.

CAFÉ RESTAURANT.

Ce nouvel établissement est situé à l'angle de la place Louis XVIII, cours du Midi, quartier de Perrache. Il offre aux consommateurs un vaste salon de cent couverts et des appartements particuliers; le tout fraîchement décoré.

On peut y dîner souplement et à des prix très modérés.

Restaurant,

Grande rue Mercière, n. 56, au fond de l'allée.

On sert à toute heure, à la carte et au prix fixe, dîné à 1 f. 25 c., composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à 1 f. 50 c. la bouteille entière; déjeuner à 90 c., composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain.

On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées. On reçoit des pensionnaires.

J. A. GRANIER, Gérant.